

Études littéraires africaines

DURAND (Oswald), *Vertiges*, suivi de : Pharaud (Hippolyte et Prosper), *Pellobellé, gentilhomme soudanais*. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°131, 2018, XVIII-219 p. – ISBN 978-2-343-14263-0



Cécile Van Den Avenne

Numéro 49, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073879ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073879ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Van Den Avenne, C. (2020). Compte rendu de [DURAND (Oswald), *Vertiges*, suivi de : Pharaud (Hippolyte et Prosper), *Pellobellé, gentilhomme soudanais*. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, n°131, 2018, XVIII-219 p. – ISBN 978-2-343-14263-0]. *Études littéraires africaines*, (49), 237–240. <https://doi.org/10.7202/1073879ar>

de Jean-Louis Robert (*Creuse, ta tombe*, 2006) et sur un roman pour la jeunesse de Brigitte Peskine (*L'Île de mon père*, 2005). Les contributions rassemblées dans le présent volume se gardent pourtant de faire aux ressources textuelles et à leurs capacités réparatrices un crédit illimité. La littérature ne peut pas tout et force est d'ailleurs de constater qu'elle ne s'aventure pas partout : Jean-Marc Moura relève la faible présence du Viêt-Nam dans la littérature française, y compris dans sa déclinaison tiers-mondiste (p. 37-38), tandis que Françoise Naudillon note un « désengagement apparent de la littérature » lorsqu'il s'agit d'évoquer les grèves et émeutes de mai 1967 en Guadeloupe ou encore les mouvements sociaux qui ont agité les territoires d'outre-mer à compter de janvier 2009 (p. 83-86). Ainsi *Les Lieux d'oubli* ne se contentent-ils pas d'ajouter quelques lignes aux inventaires contemporains : prenant un pas de recul, ils en saisissent également les marges, les blancs et autres trous de mémoire.

■ Ninon CHAVOZ

DURAND (OSWALD), *VERTIGES*, SUIVI DE : PHARAUD (HIPPOLYTE ET PROSPER), *PELLOBELLÉ, GENTILHOMME SOUDANAIS*. PRÉSENTATION DE ROGER LITTLE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, N°131, 2018, XVIII-219 P. – ISBN 978-2-343-14263-0.

Roger Little, professeur émérite au Trinity College de Dublin, poursuit son entreprise de réédition de la littérature coloniale française (fictions et récits de voyage essentiellement, mais également anthologies thématiques) dans la collection qu'il dirige, « Autrement mêmes », à L'Harmattan. Ce nouvel ouvrage, le 131^e titre de la collection, rassemble deux fictions, l'une écrite par Oswald Durand, l'autre par Hippolyte et Prosper Pharaud, un pseudonyme pour le tandem d'écrivains constitué du même Durand et de Joseph-Gaillard-Groléas. Il complète le travail d'édition de l'œuvre d'Oswald Durand, un précédent volume rassemblant d'autres titres (*Terre noire*. Suivi de : *Les industries locales du Fouta* ; voir *ELA*, n°48, p. 245-248). Initialement paru en 1943, *Vertiges* combine, en termes génériques, roman d'apprentissage colonial (il doit beaucoup à l'expérience même d'Oswald Durand, d'abord militaire dans un régiment de chasseurs d'Afrique en Côte d'Ivoire, puis, après la guerre de 1914-1918, administrateur et ensuite commandant de cercle en Guinée, comme nous l'apprend l'introduction de Roger Little) et roman exotique fabuleux. Il est construit à partir d'une narration emboîtée : le narrateur, vieux « broussard », nous rapporte un récit transcrit à la première personne, celui d'un jeune colonial lui nar-

rant son expérience sur le bateau qui le rapatrie en France, sur lequel il mourra avant d'atteindre Bordeaux. Ce dispositif permet d'articuler le récit de l'expérience fortement dystopique d'un jeune homme qui ne se remettra pas de sa découverte de l'Afrique et du monde colonial, et sa mise à distance par un homme plus âgé, et plus expérimenté, qui cautionne le récit comme véridique. Le récit exotique fabuleux, mettant en scène un domaine édénique sur un plateau perdu du Fouta Djallon, prend pour modèle explicite (comme le souligne Little) l'*Atlantide* de Pierre Benoît, roman à succès paru en 1919. Oswald Durand a 55 ans lorsque paraît ce roman ; les dates qu'on peut lire à la fin de l'épilogue suggèrent qu'il fut rédigé en deux temps et en deux lieux : Pita (Guinée française), 1930 et Paris, 1942. Oswald, nous apprend R. Little, a été mis à la retraite d'office en 1940, mais il repartira pour l'Afrique en 1944 et cet ouvrage, teinté d'une étrange nostalgie, fut peut-être achevé pendant cet entre-deux, en pleine occupation.

La seconde fiction qui compose l'ouvrage, *Pellobellé, gentilhomme soudanais*, est d'abord parue en 1924, soit presque vingt ans avant la première. Roger Little la présente comme « un récit pour ainsi dire de potaches ». Durand a alors une trentaine d'années et est en poste comme commandant du cercle de Pita en Guinée. La préface d'origine, due à Maurice Delafosse, s'ouvre sur cette exclamation : « Encore une histoire de nègre ! On nous en a servi déjà un certain nombre depuis quelque temps » (p. 135), mais en ajoutant : « celle-ci n'est pas de trop ». C'est également un roman d'apprentissage, mais dont le personnage principal est un Guinéen cette fois, né esclave dans un village du Kissi, enrôlé dans l'armée française, tirailleur dans les tranchées de la guerre de 1914, coqueluche du Paris interlope, avant de retourner dans son village – où « chaque coup de "tabala" [chasse] de [son] âme les scories de la civilisation » – pour y vivre paisiblement.

Le pseudonyme de « Pharaud », adopté par les deux administrateurs coloniaux, est, comme le pointe Little, une référence satirique aux frères Tharaud, dont ils reprennent aussi (si l'on excepte l'épisode parisien), pour l'essentiel de la trame narrative, le célèbre roman de 1922, *La Randonnée de Samba Diouf*. Notons que nous sommes aussi, dans ces années-là, dans la suite de la déflagration que constitua ce que l'on nomme parfois « la querelle de Batouala », soit les polémiques que déclencha en 1921 l'attribution du prix Goncourt à René Maran, fonctionnaire colonial d'origine antillaise et écrivain, pour son roman *Batouala*, sous-titré « véritable roman nègre », écrit à charge contre la colonisation française.

R. Little décrit *Pellobellé* comme une parodie satirique de roman colonial, « à la fois une satire et une parodie du genre qui cherchait sa voie à l'époque ». Et effectivement tout y passe : le début s'ouvre sur un récit d'enfance qui emprunte au récit folkloriste teinté de merveilleux tel qu'on peut le trouver chez André Demaison par exemple, aimant à dépeindre une Afrique traditionnelle ; le tirailleur dans les tranchées est repris au roman des frères Tharaud ; la mise en scène satirique du Paris semi-mondain se prenant de passion pour un faux prince africain, quant à elle, trouverait mieux sa place dans la presse satirique de l'époque. Des personnages connus sont dépeints sous un jour qui se veut humoristique. Le faux prince s'inspirerait ainsi de Marc Quenum (fondateur, entre autres, de la Ligue Universelle pour la Défense de la Race Noire en 1924, avec René Maran), qui se faisait appeler Prince Kojo Tovalou Houénou. Sous les traits d'une « demoiselle Teinturier », Lucie Cousturier (femme de lettres qui œuvra notamment à l'alphabétisation des tirailleurs sénégalais pendant la première guerre mondiale) fait l'objet d'un portrait misogyne et méprisant.

La satire peut faire passer beaucoup de choses. *Pellobellé* est un roman raciste, ce que R. Little ne laisse entendre que par quelques euphémismes et périphrases : « notre rire est jaune », « la pomme contient un vers », « ce goût légèrement amer ». Le personnage est d'abord construit sur le stéréotype de l'Africain à la fois grand enfant et fortement érotisé, au physique impressionnant, à la sexualité active (et ce, dès le plus jeune âge), parlant petit-nègre ; il est ensuite le nègre imposteur chez les Blancs, pédant, prétentieux, et déclenchant l'hilarité ; la fin du roman le remet heureusement à sa place. L'insertion de vraies / fausses lettres envoyées du front et de Guinée, et mises là pour faire rire, par leurs impropriétés, leur hétérographie et le télescopage des niveaux de langue, va dans le sens de cet usage raciste de la mise en scène dégradante de la parole africaine, que l'on retrouve dans nombre d'écrits coloniaux de cette époque. *Pellobellé* a sans doute été écrit pour faire rire, mais qui peut rire en le lisant aujourd'hui ? Et qui peut s'émouvoir aux aventures, narrées dans un style précieux, du jeune colonial de *Vertiges* ?

Dès lors, on peut s'interroger sur la nécessité de l'effort d'exhaustivité du projet éditorial de la collection « Autrement mêmes », qui a par ailleurs également réédité des textes importants devenus introuvables (je pense par exemple au tout premier texte réédité dans cette collection, *Des inconnus chez moi*, de Lucie Cousturier, mais aussi à la version inédite de *L'Esclavage des nègres* d'Olympe de Gouges, au texte de René Maran sur Félix Éboué, ou

au texte inédit de Delavignette : *Mémoires d'une Afrique française*, parmi d'autres tout aussi importants et passionnants ; et je pense aussi à la réédition annoncée du fameux *Force-Bonté* de Bakary Diallo, devenu introuvable). La réédition dans une même collection, sous la forme de livres imprimés, d'ouvrages importants et d'ouvrages secondaires, d'ouvrages que l'on attend depuis longtemps et d'ouvrages dont on se demande qui va les lire, rend l'ensemble de la collection assez difficile à saisir. Je m'interroge par ailleurs sur la politique éditoriale de L'Harmattan : la réédition au prix de 21,50 € le volume imprimé, de 15,99 € au format numérique condamne ces livres à n'être achetés que par les bibliothèques universitaires des pays « du Nord » et par quelques chercheurs passionnés. Or, certains textes (certes pas celui d'Oswald Durand, mais la grande majorité des autres) mériteraient de pouvoir être lus sur le continent africain, ce que ne permet pas le tarif proposé. L'éditeur Lambert-Lucas par exemple, spécialisé en linguistique, propose certains de ses ouvrages en accès libre. Si la version papier donne une existence plus pérenne aux ouvrages, l'idéal, pour une entreprise telle que celle d'« Autrement mêmes », serait *a minima* de pouvoir également proposer une édition pdf en accès libre, qui justifierait dès lors l'exhaustivité. Mais le plus intéressant sans doute, demandant toutefois davantage de moyens, humains et économiques, serait une édition numérique, qui permettrait notamment d'avoir accès à davantage de documentation, et surtout de mieux saisir cet ensemble complexe à plus d'un titre. Ainsi, les fictions d'Oswald Durand prises isolément sont devenues quasiment illisibles aujourd'hui ; mais réinsérées dans un ensemble (et c'est le projet même de la collection), elles permettent de saisir la façon dont s'est constitué ce que Mudimbe a appelé la « bibliothèque coloniale ».

■ Cécile VAN DEN AVENNE

HASSAN (IYAS) (ÉDITION CRITIQUE, TRADUCTION ET COMMENTAIRE), *MOÏSE L'AFRICAIN : MIGRATION DE RÉCITS ET BRASSAGE DE MYTHOLOGIES EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE*. BEYROUTH ; DAMAS : PRESSES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU PROCHE-ORIENT, COLL. IFPOCHE. BILINGUE, N°3, 2018, 141 P. – ISBN 978-2-35159-745-3.

À Niamey sont conservés près de quatre mille manuscrits de littérature en arabe et en langues africaines (haoussa, peul) notées en alphabet arabe – en *ajami*. Le centre MARA (Département des Manuscrits Arabes et Ajami) de l'IRSH (Institut de Recherches et Sciences Humaines) détient ainsi une version de *Moïse l'Africain*